

**MARK
ZELLWEGER**
L'Envol des Faucons



THRILLER

EAUX
TROUBLES

L'ENVOL DES «FAUCONS»

Aux Éditions Eaux Troubles

Panique au Vatican, à paraître.

MARK ZELLWEGER

L'ENVOL DES «FAUCONS»

THRILLER

EAUX TROUBLES

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires: toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur: www.thrillers-editionseauxtroubles.com

*«Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite»
(art.L.122-4)*

Copyright © Mark Zellweger 2014. Tous droits réservés.

© Éditions Eaux Troubles 2014

ISBN : 978-2-8399-1352-2

Prologue

Mark Walpen se leva comme tous les jours à 5 h 45 et enclencha sa machine à café. Il alluma la télévision du salon sur CNN, puis se tira une grande tasse de pur arabica, vieux réflexe d'étudiant qu'il avait conservé.

Ce fut alors qu'une dernière nouvelle attira son attention: «L'armée libyenne serait intervenue dans la nuit contre une patrouille suisse à une vingtaine de kilomètres au sud de Tripoli.»

Mark, intrigué, arrêta la cafetière et se concentra sur le reportage. Le journaliste poursuivait: «Selon le ministre de l'information libyen, des militaires suisses lourdement armés auraient ouvert le feu au moment où les forces libyennes les interceptaient. Le bilan humain serait lourd, puisque l'armée libyenne déplore dans ses rangs quatre morts et cinq blessés dans un état grave. Elle aurait tué un militaire suisse et en aurait touché trois autres. Au total, l'armée libyenne aurait fait cinq prisonniers. Tous seraient des soldats d'élite helvétiques. Il semble qu'ils tentaient de libérer les deux otages assignés à résidence par le général Foudaff depuis six mois. Nous reviendrons plus en détail sur ce qui s'est passé dans nos prochaines éditions. À l'heure qu'il est, les autorités suisses se refusent à tout commentaire. Johnnatan Walsh, pour CNN depuis Tripoli.»

Mark, intrigué, prit tout juste le temps de boire une gorgée de café bien chaud et saisit son Interphone pour appeler son père Ralf qui habitait dans la même bâtisse.

— Allô! Vati* , es-tu réveillé? Allô, allô!

— Allô! Mark, qu'est-ce qu'il y a pour que tu hurles ainsi? Tu n'as pas honte de faire tressaillir un vieil homme comme moi de si bonne heure. Un peu de respect quand même, dit-il sur un ton pince-sans-rire!

— Une patrouille suisse a été interceptée cette nuit au sud de Tripoli. Tu étais au courant?

— Je savais qu'une solution pour libérer nos otages était à l'étude, c'est tout.

— Descends boire un café.

— OK, mais laisse ton ancêtre prendre sa douche, enfiler son uniforme de diplomate et être présentable. J'arrive dans quelques minutes.

— OK, pendant ce temps, je réchauffe le chocolat des enfants.

Comme tous les matins depuis la disparition de son épouse et de sa fille aînée lors des attentats du 11 septembre 2001, Mark prépara le petit déjeuner de ses jumeaux Zoé et Elliott.

Ralf frappa doucement à la porte d'entrée. Mark lui ouvrit aussitôt, vêtu de son pyjama, tenant son inséparable tasse dans la main droite.

— Mais quelle élégance, Monsieur l'Ambassadeur, dit Mark un rien facétieux! Votre costume est presque aussi beau que le mien, n'est-ce pas?

— Votre Seigneurie a tout à fait raison, répondit Ralf sur le même ton. Si tu compares mon costume sur mesure à ton pyjama fripé! Allez, fais-moi vite un *ristretto*, j'en ai besoin.

*Papa

Mark lui prépara un café à l'italienne. Puis ils s'assirent dans les fauteuils en cuir fauve du salon pour suivre les dernières informations sur CNN.

— Finalement, rien de nouveau!

— Dans ce cas, je file prendre mon train pour Berne, une journée chargée m'attend. J'espère en savoir plus d'ici ce soir.

— Vas-y vite. Tu me raconteras tout en rentrant. Bonne journée.

— Salut, dit Ralf l'air préoccupé.

Peu avant 19 h, après un bref coup de sonnette Ralf fit son entrée, douché et habillé sport chic.

— Hum, il fait bon ici, dit-il en voyant les flammes danser dans l'âtre. J'ai une faim de loup.

— Nous aussi, répondirent les enfants en lui sautant au cou.

— Bon, si je comprends bien, je dois aller aux fourneaux, dit Mark en se levant.

Quelques minutes plus tard, il servit les spaghettis à la sauce bolognaise parsemée de copeaux de parmesan, et les quatre Walpen se mirent à manger. Le silence était ponctué de petits sifflements correspondant à une pâte qu'Elliott aspirait à défaut de pouvoir l'avaler de manière plus élégante.

Après le dîner, Ralf coucha les jumeaux non sans leur lire une histoire. Pendant ce temps, Mark rangea la cuisine et prépara la table du petit déjeuner, afin de gagner du temps le lendemain. Une fois fini, il monta embrasser les enfants.

Mark et Ralf redescendirent et s'installèrent dans le petit salon, seul endroit de la maison où Ralf était autorisé à fumer ses barreaux de chaise, des cigares cubains *Montecristo Open Regata*. Mark leur servit un verre de bas armagnac Castarède 50 ans d'âge qui développait une palette d'arômes d'une variété incroyable. C'était un de leurs péchés mignons.

— Alors, que sais-tu de plus sur cette histoire en Libye?

— Le reportage de CNN ce matin était très proche de la vérité.

Ralf résuma ce qu'il avait appris durant la journée. Le Conseil fédéral avait décidé de lancer une opération de récupération des deux otages. Ulrich Weber, conseiller fédéral à la Défense, avait garanti que la force spéciale, le DRA10, possédait toutes les compétences pour une telle intervention clandestine à l'étranger. Une opération de sauvetage avait donc été mise sur pied dans le plus grand secret. Malheureusement, avant d'envoyer la patrouille dans le sud de la Tunisie, Weber avait appelé Alger pour demander son soutien et l'autorisation de traverser son territoire. Le président Ahmed Boukhedmi s'était empressé de prévenir son ami, le général Foudaff. Résultat, les soldats helvétiques étaient tombés dans un guet-apens avec pour bilan un mort et cinq prisonniers dont trois étaient blessés.

— Inutile de te dire que nos sept otages sont à présent parfaitement cachés. Les libérer sera presque impossible.

— De la part de Weber, plus rien ne me surprend! Son incompétence est de notoriété publique. Ce qui m'attriste, c'est qu'il a envoyé au casse-pipe de braves types. Ce sont d'excellents militaires. Néanmoins, ils ne possèdent aucune expérience pour ce genre d'opération extérieure.

La Suisse étant neutre, son armée n'avait aucune compétence en matière d'intervention hors de ses frontières, contrairement aux Navy SEALs, SAS, COS*, ou les services action des Mossad, CIA, MI6 ou DGSE**.

— Si tu te souviens, Ralf, je t'avais déjà dit, il y a quelques semaines, que seule une stratégie très affûtée serait couronnée de succès.

— Je m'en souviens très bien. La conseillère fédérale des Affaires étrangères, Simona Zanetta, sachant que Weber allait présenter un projet d'intervention, m'avait demandé de

*Forces spéciales, navales américaines, britanniques et françaises.

**Services de renseignements israéliens, américains, britanniques et français.

m'informer sur le sujet. Je t'ai donc interrogé en raison de ton expérience de professeur invité de stratégie.

Mark Walpen l'enseignait depuis plus de dix ans à l'académie militaire de *West Point*, au *Royal College of Defense Studies* de Londres, l'École de commandement de Tel-Aviv et à l'École de Guerre à Paris, en plus de ses activités de marketing.

— Et tu t'imagines que je ne m'en étais pas douté? répliqua Mark, souriant à son père.

Depuis plusieurs années, les deux Walpen avaient établi une relation de complicité filiale et intellectuelle. Chacun éprouvait pour l'autre une réelle affection et un profond respect.

— Bien sûr que si, répondit Ralf. Mais je ne pouvais pas t'en dire plus. Je me doutais que tu en tirerais les conclusions toi-même.

— Et ta conseillère fédérale, qu'est-ce qu'elle a fait de tes informations?

— Elle m'a confirmé ce matin qu'elle s'était opposée à toute intervention précipitée. Elle a exigé un audit externe avant toute décision.

— Je te parie que le brillant Weber a refusé et que les autres l'ont suivi.

— Tous, sauf Simona Zanetta et son collègue de l'Économie. Le Conseil fédéral a décidé de lancer l'opération qui s'est soldée par la «Bérézina» que tu connais.

— On est maintenant dans de beaux draps! Récupérer nos otages ne sera pas une mince affaire.

— Mais toi, saurais-tu quoi faire pour libérer nos sept prisonniers?

— Écoute Vati, je n'y ai jamais réfléchi. Ce qui est certain, c'est qu'après ce fiasco, toute tentative classique d'exfiltration sera impossible. Seul un plan audacieux et diabolique pourrait encore nous laisser une chance de réussir. Je n'ai aucune idée pour le moment. Je suis désolé pour nos otages.

Mark et Ralf avaient tous deux gardé leur verre d'armagnac à la main tout en dissertant. Une légère exhalaison d'alcool et de fût de chêne mêlée à l'odeur âcre et pesante du *Montecristo* flottait dans l'air de ce petit fumoir.

Mark se leva et entrouvrit la porte-fenêtre afin d'aérer la pièce. Un silence pesant envahit l'espace, chacun étant absorbé par ses réflexions. Seul le bruit des gorgées ponctuait le calme pesant du fumoir. Ralf posa son cigare dans le grand cendrier en faïence pour le laisser s'éteindre et se leva.

— Mark, on doit faire quelque chose. On ne peut abandonner ces gens sans agir, réussit à dire le vieux diplomate dans un rôle grave révélant son émotion et son amertume. Promets-moi de réfléchir à un plan. On leur doit bien ça!

— Je veux bien. Mais à quel titre? Je ne suis ni membre du gouvernement, ni de la haute administration.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Je trouverai une solution avec ma ministre. N'oublie pas que je suis son directeur de la *Task Force*. Tu es notre seul recours.

— OK, je vais m'y mettre au plus vite. Bonne nuit.

— Toi aussi. Merci pour eux.

Une année et demie plus tard

Mark avait finalement cédé au désir de Zoé et Elliott qui rêvaient de vacances à la mer avec leur père comme ils n'en avaient pas eu depuis leur départ des États-Unis. Leur grand-père Ralf était de la partie.

La solution de facilité pour Mark aurait consisté à rallier la Floride où il possédait un bungalow en bois de style créole au bord de la plage à quelques encablures seulement de Key West. Cependant, depuis la disparition tragique de sa femme Shannon et de leur fille aînée Tallia, il n'avait plus le cœur à s'y rendre. Trop de souvenirs y restaient attachés. Il l'avait donc laissé clos depuis. Un jour viendrait sûrement, où la blessure serait cicatrisée et où il y retournerait avec plaisir.

Douze ans auparavant, il avait acheté avec sa femme une parcelle de terrain sur laquelle ils avaient construit une villa de vacances de style créole. Ils aimaient s'y rendre le plus souvent possibles, tant pour des week-ends que pour les congés. La météo clémente des Keys tout au long de l'année et la végétation luxuriante les changeaient de l'atmosphère plus froide et oppressante de Boston où ils résidaient.

Shannon Walpen-Fitzsimmons était déjà une avocate d'affaires réputée de la capitale du Massachusetts quand ils se rencontrèrent et tombèrent amoureux. Mark venait juste d'achever son MBA en marketing et stratégie à Harvard. Il rejoignit le *Boston Marketing Consulting Group*.

Ils se marièrent et s'installèrent dans la banlieue chic. Onze mois plus tard, une petite Tallia vit le jour. Le couple vécut ainsi des années de bonheur simple et intense à la fois. Tout lui réussissait. La famille s'agrandit avec les jumeaux, Zoé et Elliott, alors que leur sœur aînée fêtait déjà ses six ans.

Shannon avait décidé de partir début septembre 2001 avec Tallia à Los Angeles pour un week-end de trois jours, seules entre mère et fille. Le onze à 8 h 46, leur Boeing 767-200 ER d'American Airlines explosa dans la tour nord du *World Trade Center* de New York.

Ayant amené Shannon et Tallia à l'aéroport, Mark avait ensuite déposé Zoé et Elliott chez ses beaux-parents pour la journée. Il apprit la catastrophe dans son bureau une demi-heure après son arrivée. Sa vie et celle de ses deux enfants venaient de basculer irrémédiablement.

Les mois passèrent, mais la douleur persistait. Leur maison bourgeoise de briques typique de la Nouvelle-Angleterre lui rappelait sans cesse que deux personnes lui manquaient terriblement. Cela lui devint insupportable.

Il décida de panser ses plaies et de construire une nouvelle vie loin de ce qu'il chérissait jusqu'alors. Il quitta les États-Unis pour s'installer dans son pays d'origine, la Suisse, au bord du lac Léman et laisser derrière lui les souvenirs d'un bonheur brisé.

Il posa ses valises au cœur de la paisible bourgade vigneronne de Lutry jouxtant Lausanne. Il se contentait d'amener une ou deux fois l'an, les deux petits à Boston, chez leurs grands-parents maternels, les Fitzsimmons. Pendant son séjour, il s'installait à l'hôtel *Langham* à proximité de l'aquarium. Il en profitait pour

régler des affaires à sa banque, avec le *Boston Marketing Group* et pour mettre à jour sa garde-robe dans son magasin préféré de Newbury Street.

La voile était une des activités qu'appréciait Mark depuis toujours. Enfant, il avait appris à naviguer à l'école des Glénans à la base de l'île d'Arz, une des plus réputées du golfe du Morbihan en Bretagne, d'où sa mère Anaël était originaire. Pendant ses études à Harvard et encore après, il avait régulièrement fait de la voile au *Boston Harbour Sailing Club*. Depuis son départ des États-Unis, il n'avait que très rarement navigué, et ce, uniquement quand il était invité par des amis sur le lac Léman.

Quitte à passer des vacances à la mer, Mark préféra caboter autour de l'île de Crète qui réservait des paysages de collines rocheuses piquetées de pins méditerranéens et des criques d'un bleu vert intense. Il loua un Swan 90, un pur joyau du chantier naval finlandais Nautor. Malgré ses dimensions imposantes, environ vingt-huit mètres sur sept, il se maniait avec un équipage réduit de deux ou trois personnes seulement. Tout avait été automatisé pour manœuvrer. C'était parfait pour la famille Walpen. L'acajou dominait dans les quatre cabines équipées chacune d'une salle de bain intégrée.

Ils avaient donc pris l'avion à l'aéroport de Genève et atterri à Héraklion après trois heures de vol. Un taxi les avait conduits plus à l'est jusqu'à la station balnéaire huppée d'Agios Nikolaos et son port de plaisance où se trouvait le voilier loué pour un mois complet.

Une fois les derniers papiers signés à la capitainerie, ils étaient montés à bord et s'étaient rapidement installés. Les enfants étaient excités. Mark se sentait comme un jeune garçon devant un jouet le jour de Noël. Son père se réjouissait de profiter d'un mois de farniente avec ses petits-enfants et d'oublier le stress de sa fonction.

Le soir de leur arrivée, après un bref tour du port, ils avaient dégusté des langoustes de taille impressionnante dans une taverne des alentours et apprécié l'atmosphère méditerranéenne du lieu, rythmée par le brouhaha des Crétois de sortie.

Le lendemain, après un petit déjeuner copieux, ils avaient largué les amarres. Ils étaient pressés de naviguer le long des côtes en commençant par le nord-est. Tous les jours à venir, ils jouiraient des criques sauvages où ils mouilleraient et vivraient à l'heure crétoise en profitant des tavernes et de leur cuisine locale riche d'odeurs d'herbes aromatiques et d'huile d'olive.

Deux semaines s'étaient déjà écoulées. Ils avaient tous pris de jolies couleurs ambrées, certes, constellées de taches de rousseur pour Zoé et Elliott, héritage de leur mère d'origine irlandaise. La veille, ils s'étaient arrêtés à Matala sur la côte sud pour embarquer le professeur Anouk Kammermann, Anook, pour les intimes. Ce diminutif lui était resté depuis son passage au *Boston Children Hospital*. Ses petits patients américains ne comprenaient pas l'écriture et la prononciation de son prénom Anouk. Elle l'avait donc américanisé phonétiquement en «Anook», pour le plaisir de tous.

Une fois celle-ci à bord, ils avaient pris le cap plein ouest pour rejoindre une baie étroite et surplombée de pins plus ou moins desséchés, à l'entrée de Hora Sfakion. Le Swan mouillait en eau profonde au beau milieu de la crique, protégé des vents et de la houle. Ils étaient seuls au monde. Quotidiennement, ils prenaient leur bateau annexe pneumatique pour rejoindre le port de pêche et ainsi se réapprovisionner en produits frais et en poissons, pêchés la nuit précédente, qu'ils faisaient griller sur le pont.

Zoé avait laissé avec plaisir à Anook sa cabine qu'elle avait utilisée depuis leur départ d'Agios Nikolaos et partageait à présent celle de son jumeau. À l'origine, Mark n'avait pas prévu d'inviter Anook. Ses enfants avaient tant insisté, qu'il avait fini par accepter.

Ce fut d'autant plus aisé que le Swan était spacieux et permettait à chacun d'avoir son intimité. Enfin, Anook étant la marraine des jumeaux faisait partie des intimes de la famille. Elle se rendait fréquemment chez les Walpen et donnait de l'affection maternelle aux enfants, pour le plaisir de Mark.

Ils étaient tous à table, assis dans la salle à manger et dégustaient de la moussaka quand le téléphone mobile sécurisé de Ralf sonna. «Il y a une crise qui couve», se dit Mark.

Cet appareil crypté appartenait au gouvernement helvétique et bénéficiait d'un programme de sécurité maximale. Seuls les sept ministres et leurs collaborateurs directs en possédaient un. Cela ne dépassait guère une vingtaine de téléphones.

Ralf sortit sur le pont et prit la communication.

– Walpen.

– Bonjour, Ralf, répondit une voix masculine et chaleureuse qu'il reconnut aussitôt.

– Bonjour, Pierre, comment vas-tu?

– Bien, merci, je profite de ma villa au bord du lac de la Gruyère pour me reposer. Ces derniers jours, la météo est clémente, c'est idéal. Et toi, tout va bien?

– Il fait beau et chaud. On vit dans l'eau et sur le pont du voilier. Ces vacances sont merveilleuses. Il ne manque qu'Anaël et Shannon.

– Je comprends ta tristesse, Ralf. Il faut laisser du temps au temps.

– Oui, je sais. Pourquoi m'appelles-tu, Pierre? Que se passe-t-il?

– Ce matin, nous avons reçu au DFAE (Département fédéral des Affaires étrangères) un appel d'une femme de soixante-quinze ans habitant Vézenaz (Genève). Selon la personne de garde qui a pris la conversation téléphonique, elle appelait paniquée, n'ayant aucune nouvelle de son fils et de sa belle-fille. Ils sont partis pour une croisière en mer Rouge avec leurs deux enfants ainsi qu'avec

un couple d'amis franco-suisse, accompagnés de leurs trois enfants.

— J'imagine que tu as procédé aux vérifications habituelles.

— Bien sûr. La personne de garde avait déjà suivi le protocole pour ce genre de situation.

— Et on n'en sait pas plus? C'est assez mince pour aller plus loin. Avez-vous cherché à joindre son fils?

— J'ai appelé moi-même ce matin. Je tombe systématiquement sur la messagerie vocale. Il est possible que le réseau où ils se trouvent soit restreint, et que nous ne puissions pas les atteindre pour le moment.

— Je suis d'accord avec toi. Pour l'instant, ce n'est pas un critère suffisant pour lancer une alerte code rouge. D'où sont-ils partis?

— Ils ont loué un voilier avec skipper à la marina de Hurghada.

— As-tu contacté la capitainerie?

— J'ai joint notre ambassade au Caire qui l'a appelée. C'était plus simple, car je ne connaissais pas son numéro de téléphone et, vois-tu, je ne parle pas arabe comme toi, mon cher Ralf! — il émit un rire franc et amical. Résultat, ils ne savent rien et ne s'inquiètent pas pour le moment. Le bateau doit être rendu dans trois jours selon le contrat de location.

— C'est plus clair à présent. À ce stade, je crois que l'on n'a aucun élément précis qui nous permet de penser que ces personnes sont en danger. Il faut que l'on reste en alerte, prêts à agir. Tu as placé l'ambassade en veille?

— Oui.

— As-tu mis en place un soutien psychologique et téléphonique auprès de la dame?

— Oui. Les personnes de garde du département la contacteront une fois par jour pour vérifier si elle va bien.

— C'est parfait. Je reste en vacances comme prévu. S'il y a quelque chose de nouveau, appelle-moi. Selon la gravité de la situation, je reviendrai à Berne sous vingt-quatre heures au plus.

— C'est ce que je pensais faire, Ralf. Alors, amuse-toi bien et à bientôt. Salue bien toute la famille.

— OK, toi aussi.

Il raccrocha son téléphone mobile.

Ralf Walpen venait de fêter ses soixante-six ans à leur arrivée en Crète. Il était né un 1^{er} août, jour de la fête nationale suisse. Ce hasard faisait rire ses relations qui trouvaient pour le moins prémonitoire d'être venu au monde ce jour-là pour un homme responsable de la cellule de crise du gouvernement helvétique.

Il naquit dans le village de Täsch en contrebas de Zermatt qui n'était pas encore la station de ski et d'alpinisme mondialement connue aujourd'hui. Son père, fils de paysan Haut-Valaisan, avait été instituteur à Täsch et à Zermatt. S'il avait été à l'école de son pater familias pendant ses premières années de scolarité, dès l'âge de onze ans celui-ci l'avait inscrit à l'internat du collège catholique Saint-Maurice, où l'élite suisse romande envoyait ses garçons étudier.

Il obtint haut la main sa «maturité fédérale», l'équivalent du baccalauréat français, et entra à l'université de Genève. Il y décrocha sa licence* en droit international. Puis, il se perfectionna à Paris à l'IEP, l'institut d'études politiques, appelé plus couramment *Sciences Po*. C'était la voie royale pour les diplomates français. Il obtint son doctorat et rencontra sa future femme Anaël Kergadec originaire d'Auray, aux portes du golfe du Morbihan.

Dans la foulée, il commença sa carrière dans le corps diplomatique suisse. Sa première affection se situa en Centrafrique lors du coup d'État du futur Bokassa 1^{er}. Son habileté à gérer cette situation le fit remarquer en tant que spécialiste de conjonctures de crise. Il fut dès lors spécialisé pour intervenir dans les pays déstabilisés par des putschs, des guerres civiles et d'autres circonstances épineuses. Ses postes les plus notables furent: Israël

*La licence suisse correspond à quatre années universitaires.

après la guerre des Six Jours, le Vietnam pendant la guerre éponyme, la Syrie de Hafez el-Assad, le Chili après le coup d'État de Pinochet, l'Argentine des généraux, le Liban de la guerre civile, l'Union Soviétique de Gorbatchev, le Soudan d'el-Béchar, L'Iran de Khomeiny et des otages américains.

Sa finesse d'esprit, son art d'atteindre ses objectifs en contournant les obstacles, ainsi que sa maîtrise de six langues, le désignèrent au fil des années comme le fer de lance du département fédéral des Affaires étrangères helvétique.

Quand il demanda à revenir à Berne pour accompagner son épouse en phase terminale d'un cancer au cerveau, sa ministre de tutelle, la conseillère fédérale Simona Zanetta décida de créer pour lui le poste de chef de la *Task Force diplomatique*. Son ami de toujours, Pierre de Weck, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, appuya sa demande. Ce poste n'était que la formalisation de ses fonctions, et lui conférait un statut de secrétaire d'État adjoint.

Ses nouvelles responsabilités lui laissaient une très grande liberté dans l'organisation de son travail. Sa présence à Berne était réduite à trois matinées par semaine.

Quand la crise libyenne avait éclaté, sa *patronne*, à peine élue au Conseil fédéral avait demandé l'avis de ses deux plus proches collaborateurs. Bénéficiaire de leur immense compétence diplomatique était primordial à ses yeux. Elle considérait que son rôle était en priorité politique. Elle reconnaissait volontiers n'avoir qu'une expérience limitée des Affaires étrangères. Aussi, était-elle heureuse de profiter pleinement des compétences des deux vieux *briscards* de la diplomatie. Par ailleurs, cela l'amusait beaucoup de faire un pied de nez aux entreprises privées qui préféraient licencier leur personnel après la cinquantaine pour économiser en cotisations sociales. Pour elle, l'excellence et l'expérience comptaient plus que tout. Pour rien au monde, elle ne se serait passée de ses deux plus proches collaborateurs. Leur relation reposait sur un réel respect de chacun et sur leur complémentarité.